

DIALECTE ET FRANÇAIS ET DANS LES ILES ANGLO-NORMANDES: REMARQUES SOCIOLINGUISTIQUES

Patrice Brasseur¹
Université d'Avignon

Les données exploitées dans cet article ont été recueillies à partir du début des années 1980, au cours de multiples séjours sur le terrain, dans la communauté dialectophone des Iles anglo-normandes de Jersey, Guernesey et Sercq. Le but principal de ces enquêtes était l'élaboration de l'Atlas linguistique normand, dont le 3^e tome a été publié en 1997. Leur durée a permis des observations multiples dans des situations de communication variées. Les textes extraits du corpus sont transposés de manière littérale en français, pour en faciliter la lecture.

Les informateurs sont tous des autochtones, hommes et des femmes. Ils ont été, au total, au nombre de 42, même si tous n'interviennent pas ici. Nous avons gardé leur anonymat, comme ils le souhaitaient souvent.

Dans cet article, nous voulons mettre en évidence les thèmes récurrents qui ont émaillé nos entretiens, objets d'interrogation, de doute ou d'inquiétude de la part de nos informateurs. Quelle est l'origine du dialecte, sa parenté avec les parlers dialectaux du continent ou le français lui-même? (Le français, souvent considéré comme référence, n'est jamais véritablement la langue-cible). Une des interrogations les plus caractéristiques concerne la mort du dialecte et les motifs de sa décadence: raisons objectives mais aussi et surtout porteuses d'un sentiment de culpabilité (où la responsabilité de certains groupes est parfois explicite). Dans ce contexte, on s'étonnera probablement de l'exigence vis à vis d'une norme idéale, représentée par un état de langue ancien, dans une société idyllique où était/serait réalisée l'adéquation entre langue et identité, comme si les locuteurs voulaient préserver l'identité de la langue avant sa mort, comme si la langue devait "mourir en bonne santé".

1. Le "vrai" dialecte

1.1. Anglicisation et francisation

Pour un observateur étranger, le normand des Iles peut paraître très anglicisé. Un de mes interlocuteurs anglophones se plaisait à me raconter comment il taquine à ce sujet les Serquiais en relevant des mots comme *television*, *bicycle*, *power station*, etc... La liste serait

¹ Université d'Avignon, 74 rue Louis Pasteur, case 17, 84029 Avignon cedex1; Tél. 33- 4 42 95 35 54 ou 33- 4 90 16 25 21 ou 33- 4 90 16 26 67, Fax.: 33- 4 42 59 00 19; E-mail: patrice.brasseur@univ-avignon.fr

très longue. A vrai dire, la totalité du lexique anglais est susceptible d'entrer dans le parler local, sans que celui-ci devienne inintelligible pour l'interlocuteur, puisque tous les dialectophones sont bilingues. Des mots comme *again* ou *right* par exemple apparaissent sans cesse dans les conversations. Mais on observera la même situation en anglais, où l'on entend fréquemment *ah ben*, *ah bon*, *donc*, etc... Ces emprunts lexicaux à l'anglais affectent particulièrement les domaines de la vie moderne, là où les dialectes d'oïl empruntent, eux, au français. Et, naturellement, ils touchent les plus jeunes:

(1) "Les enfants d'en c'te heure qui parlent encore le serquiais, mais c'est pas la même chose, il est mêlé dauve l'anglais". (SQ11)

Notons que cette informatrice donne à *enfants* le sens de 'la génération qui suit la sienne'. (Les enfants ont grandi, puisque l'informatrice a près de 90 ans!). En outre, le "mélange" avec l'anglais est plus imaginaire que réel. Les "enfants" sont capables de produire quelques phrases stéréotypées et courtes en dialecte. Le reste de leur discours est en anglais. Il n'existe pas, à ma connaissance, de production de type "chiac" ici comme en Acadie, où la morpho-syntaxe reste française et une grande partie du lexique est anglicisée. La rupture avec la langue originelle est beaucoup plus nette. C'est ici un phénomène qui touche une classe d'âge et non pas un milieu social. Les parlers normands des Iles n'agonisent pas lentement en se transformant; ils sont victimes d'un traumatisme profond et ne s'adapteront pas aux bouleversements de la société. Ceux qui connaissent le patois l'ont appris comme leur langue maternelle; certains n'en ont qu'une connaissance passive. Les jeunes l'ignorent totalement. Voilà la réalité, brutale, qui touche à l'essentiel: la menace de mort qui pèse lourdement sur la langue.

En raison du contact quotidien avec l'anglais et de leur bilinguisme, l'ensemble des locuteurs dialectaux manifeste une inquiétude absente sur le continent, celle qui concerne la "pureté" du dialecte: le meilleur dialecte est celui qui est exempt de mots anglais. Ceux qui ont une certaine connaissance de la Normandie, et du français en général, portent des jugements de valeur sur le dialecte lui-même:

(2) "La Hague c'est là que le pur normand est". (JY4)

Les Guernesiais tendent à considérer le jersiais comme une forme dialectale proche du français. Parallèlement, on entend parfois le même discours à Jersey concernant le guernesiais:

(3) "Y a plus de français dans le jèrriais, que y a dans le guernesiais". (GY2)

(4) "(Les Guernesiais), ils parlent plus normand que nous. Ils le roulent plus, hein! Un différent français [...] C'est plus comme le fond de normand ... de Normandie". (JY7)

Ce très vieil homme, merveilleux locuteur du parler de Grouville, l'un des derniers dialectophones de cette paroisse de Jersey presque exclusivement anglophone aujourd'hui, tient un discours pessimiste, à la mesure de son désarroi. Il exprime bien le sentiment des dialectophones dans les Îles: une nette prise de conscience de la déliquescence de sa langue maternelle, en comparaison de la langue des anciens.

(5) “Je connais des mots d’ici et de l’autre mais... C’était tout du jèrriais avec mon grand-père Perchard et mon grand-père Noël. C’était tout du ... du bon vieux jèrriais. Jamais ils ne faisaient des méprises mais j’en faisons. Je fais des méprises”. (JY7)

La diminution rapide du nombre des locuteurs dialectophones est un miroir de la dilution du dialecte dans la masse anglophone grandissante.

Pour les Jersiais, le danger majeur est celui de l’anglais, qui menace leurs voisins guernesiais. Cette opinion, courante à Jersey, est même reprise par un informateur guernesiais:

(6) “Je crois qu’y a plus d’anglais dans le guernesiais que y a dans le jèrriais [...] Parce que les Guernesiais s’ils n’ont pas un mot pour quique chose, ils font servir le mot anglais, où que les Jèrriais ils font servir un mot en français”. (GY2)

Le guernesiais serait donc anglicisé et le jersiais francisé, ce qui les renvoie dos à dos concernant une hypothétique “pureté”.

Ces petites querelles ne surprennent pas si l’on connaît les rivalités ancestrales entre les îles. Malheureusement nous n’en saurons pas plus, car les exemples donnés à l’appui sont fantaisistes. En effet, différencier le guernesiais *lorry* ‘camion’ du jersiais *wagon* ou *wagonette*, c’est seulement montrer que les deux parlars ont choisi des mots anglais différents pour nommer la même réalité. De plus *wagonette* signifie, aussi bien à Jersey qu’à Guernesey ‘char à bancs pour la promenade’ et non pas ‘camion’. La prononciation traditionnelle du mot est [wɛgɛnɛt] à Jersey et [waginɛt] à Guernesey. Elle est donc plus proche de l’anglais standard à Jersey qu’à Guernesey! Enfin l’opposition d’un soi-disant *tracteur* jersiais au *tractor* guernesiais ne correspond pas à la réalité observable, puisque *tracteur* ne figure pas dans le Dictionnaire de F. Le Maistre et que les prononciations française et anglaise de ce mot sont suffisamment proches pour qu’elles puissent être facilement confondues. La connaissance des parlars des îles voisines est donc plus imaginaire que réelle. Ceci s’applique d’ailleurs aussi à l’anglais, puisque nos informateurs donnent comme exemples d’anglais régional des mots comme *tele* ‘télévision’ et *wireless* ‘poste de radio’, qui sont argotiques et familiers, voire vieilliss, mais pas régionaux, encore moins spécifiquement guernesiais ou jersiais.

En fait, l'impression auditive produite par le jersiais, spécialement celui des paroisses de l'ouest, est sensiblement la même que celle du français de Normandie continentale. Il est tout à fait exact que le jersiais de l'ouest est plus immédiatement compréhensible pour un francophone que le guernesiais. La phonétique guernesiaise, quant à elle, s'éloigne beaucoup plus de celle du français. C'est sans doute ce que veut dire maladroitement notre informateur, en cherchant des exemples lexicaux de façon à mieux matérialiser, pour ainsi dire, l'impression auditive.

1.2. Différenciations intra-dialectales

A Guernesey, le dialecte a pratiquement disparu de la ville, St-Pierre-Port, et des paroisses proches: St-Martin, St-André, St-Samson. On distingue traditionnellement deux sous-ensembles dialectaux: l'un est formé par les "Hautes paroisses" [Torteval, St-Sauveur, St-Pierre-du-Bois, La Forêt], l'autre par le Câtel et le Vale, qui appartiennent aux "Basses paroisses". Les informateurs caractérisent ces deux sous-ensembles, non par leurs différences linguistiques, qui sont effectives, mais par leur degré d'anglicisation, réel ou supposé. Les exemples cités sont toujours les mêmes: on dit [kat] 'chat' au Vale, comme en anglais, et [ka] dans les Hautes paroisses. En fait le [t] final est un archaïsme du français, qui apparaît d'ailleurs régulièrement dans ce parler (cf. aussi [let] 'lait') et à Sercq (où il n'est régulier qu'en finale absolue des substantifs singuliers en *-et*). On opposera également le *moto* des Hautes paroisses à la *car* du Vale, tous deux au sens de 'voiture automobile', en considérant le premier mot comme authentiquement guernesiais et le second comme anglais, en omettant que ces deux mots d'origine anglaise (*moto* étant ici une abréviation de *motor car*) ne sont pas répartis géographiquement dans l'île, comme l'ont montré nos enquêtes. *Car* paraît être un emprunt plus récent. *Et moto* est plus largement usité. Evidemment, selon qu'ils appartiennent aux Hautes ou aux Basses paroisses, les informateurs guernesiais sont persuadés de leur supériorité linguistique. Et même, dans le Haut pays, que nous connaissons mieux, certains n'hésitent pas à critiquer le guernesiais parlé en dehors du cercle restreint du groupe de leurs amis! Sous ce rapport, les locuteurs du guernesiais se trouvent bien dans leur langue et sont fiers de bien la parler.

Quoi qu'il en soit, par souci d'utiliser la meilleure langue possible, des locuteurs comme GY2 vont délibérément éviter les mots anglais, avec plus ou moins de bonheur. L'équivalent français sera préféré en cas de lacune du guernesiais: *bateau de sauvetage* (et non *canot...*, comme on l'attendrait en français), pour traduire l'anglais *lifeboat*, par exemple.

1.3. Qui parle le “vrai” dialecte? Variété haute et variété basse

L'un de nos informateurs guernesiais, agriculteur issu d'un milieu modeste, a sur ce point un discours structuré. Il pose clairement trois groupes de locuteurs:

-ceux qui, comme lui, parlent le “piat” [‘plat’ c’est-à-dire ‘pur’] guernesiais, langue populaire, traditionnelle, non affectée. Pour lui, c’est la tradition ancestrale qui fait autorité:

(7) “Comme moi vois-tu je le devise c’est piat vois-tu. Tu sais, c’est comme je le devise, comme nous l’a devisé tous les jours ici vois-tu [...] Je peux mettre un amas de français dedans si je veux. Mais nous ne le fait pas. Nous devise en guernesiais [...] Je devise comme mon père et mon grand-père, moi vois-tu”. (GY3)

-les locuteurs passifs, qui connaissent le guernesiais mais parlent anglais, comme ceux qui appartiennent à la génération de ses enfants:

(8) “ils devisent mais c’est qu’à la moitié [...] Ils savent qui que nous dit. Comme je leur deviserais en français [c’est-à-dire ‘en guernesiais’] ils savent... ils savent tout vois-tu. Mais quand vient pour le deviser... ils peuvent pas... Ah ils sont mêlés vois-tu!”. (GY3)

-le groupe, peu nombreux à Guernesey, des puristes, de ceux qui font généralement autorité en la matière (écrivains, lexicographes, par exemple) qui font la chasse aux anglicismes, et, par là-même, francisent leur parler. Ceux-là ne devraient pas se réclamer du “vrai” guernesiais, car ils y mêlent du français. Le “vrai guernesiais” est pour lui le guernesiais populaire. Ce ne sont pas les quelques anglicismes qui le parsèment qui doivent être condamnés. De toutes façons:

(9) “Un homme qui devise en piat guernesiais c’est pas souvent qu’il mettra des mots anglais dedans”. (GY2)

Piat ‘pur’ qualifie aussi le dialecte à Jersey. Mais le contraire de *piat* est *plus élevé* (JY8). Ceci nous amène à observer la diglossie, à l’intérieur de la langue. Français et anglais sont dans un rapport de bilinguisme. Mais à l’intérieur de ce que nos informateur appellent le français, le patois, le jèrriais (ou guernesiais, serquiais), on distingue nettement deux variétés. Leur usage liée à celle de la classe sociale du locuteur, les locuteurs de la classe supérieure utilisant ou recherchant l’usage de la variété H, celle qui tend vers le français commun, les autres s’en tenant à la variété B ou “piat” jèrriais/guernesiais. C’est ce que montre bien l’article *piat* du Dictionnaire de F. Le Maistre, sous *pâler piat*: “Avec un accent prononcé. En anglais *broad*”. Parler “piat” est, de ce fait, considéré comme péjoratif par les locuteurs de la variété H. Même si cet adjectif ne correspond pas à une localisation géographique, mais est purement du domaine de la conscience linguistique des locuteurs, à Jersey, c’est le parler de St-Ouen, au nord-ouest de l’île, qui est généralement considéré comme typique de la variété

H. Cette opinion est probablement due à l'activité militante de F. Le Maistre, l'auteur du *Dictionnaire jersiais-français*, qui a parfaitement décrit et érigé en modèle la langue de sa paroisse:

(10) “Oh c'est différent! Non! C'est plus ... plus du bon ... plus du bon normand... C'est pas si *piat* comme nous. [de yaʁ] ‘water’. Eux c'est [di jo]. [di jo dā le kɔ̃jo]”. (JY7)

Mais les St-Ouennais eux-mêmes affirment que leurs concitoyens des Landes et de l'Etacq (deux secteurs de la paroisse de St-Ouen) “parlent *piat*”, en prononçant *tchèrre du bèrre* pour *tcheurre du beurre* ‘chercher du beurre’. De leur côté, les Trinitais soutiennent que ce sont les gens de St-Martin et plus à l'est qui auraient un accent *piat*. Enfin, à St-Martin, on tient le même discours à propos de Faldouet ou de l'est de la paroisse, où l'on prononce par exemple *mé'y* pour *mé* ‘moi’, etc.

On notera par ailleurs qu'en (10) *piat* s'oppose au *bon normand*, qui apparaît en quelque sorte comme la langue classique, de référence, la variété haute. Ici encore, *piat jèrriais* signifie donc *gersiais populaire*.

2. Dialecte et “bon français”

2.1. Parlers des Iles, parlers de Normandie et de Bretagne romane

2.1.1. Attitudes des Guernesiais et des Serquiais

L'île de Sercq a été colonisée par le seigneur jersiais Hélier de Carteret et ses hommes en 1575. Les structures féodales mises en place à cette époque ont été globalement maintenues. En particulier, les terres sont réparties en 40 ténements indivisibles sous l'autorité locale d'un seigneur. La langue diffère aujourd'hui notablement du jersiais de Saint-Ouen dont elle est issue, particulièrement en raison d'évolutions phonétiques ultérieures. Elle est en voie d'extinction, ne restant connue que d'une quinzaine de locuteurs. Les Serquiais n'ont pour la plupart que quelques notions de l'histoire de leur île. A fortiori ils ignorent l'histoire de leur langue. Nos informateurs pensent que leur dialecte est similaire à celui des Bretons, leurs plus proches voisins de Bretagne romane, de la région de Saint-Malo, dont viennent la plupart des bateaux de France ou à celui des Normands, ce qui est plus conforme à la réalité.

(11) “Ils disent que les Bretons parlent à peu près comme nous”. (SQ1)

(12) [Le parler serquiais vient] “de la Normandie, euh... de la Bretagne”. (SQ2)

(13) “Y en a du monde qui vint de la Normandie, je crois que c'est de la Normandie. Ils parlent exactement comme nous, justement comme nous/.../ Ils vinrent ici, ils me demandèrent quelque chose, je leur dis et... Le monsieur me répondit comme en Sercq. Mais je le regardis et je pensis c'est drôle cela. Il me dit que c'était cela et je crois qu'il me dit que c'était de la Normandie qu'ils venaient. Et ils parlaient justement comme nous”. (SQ 7).

(14) “Y a des gens qui viennent de la Normandie, ils parlent le même patois comme moi”. (SQ11)

Ils (SQ2) ne réfère pas aux gens qui font autorité en la manière. Il exprime une simple distance: ce n’est pas une opinion personnelle, mais l’expression de la pensée majoritaire. On laisse le soin aux autres de décider de cette question. C’est dire que l’enjeu de l’origine de leur langue n’est pas un souci majeur.

Dans l’ex. (13), l’interlocuteur normand était un instituteur d’une trentaine d’années. Imaginons quelle pouvait être sa pratique dialectale! Mais qui mieux qu’un Normand peut dire que le serquiais ressemble au normand? Et pourquoi douter de cette affirmation, qui n’est d’ailleurs aucunement vitale? N’est-il pas suffisant de savoir que le serquiais est proche de certains parlers locaux français? Car l’essentiel est assuré: se démarquer de l’anglais.

Nous le verrons en 2.2., les Îliens donnent de leur dialecte une image déformée, en quelque sorte “édulcorée” et il n’est pas surprenant que les touristes de la France entière puissent y voir quelques similitudes avec le monde rural qui les entoure. Les touristes bretons, les plus nombreux, n’y échappent pas. On leur attribue d’ailleurs une paternité qu’ils auraient cependant peine à reconnaître:

(15) “Je t’ai dit qu’en Bretagne, que leur patois est comme le nôtre, presque comme le nôtre: c’est le *cat* et le *tchian* [...] Mon frère avait une dame dans sa... nous l’appelle un *carosse*, vous c’est les voitures, le tour de l’île et... quand elle vint à l’église, je nous mîmes à deviser [=‘parler’] mon frère et moi; et elle... se joignit d’avec [=avec] nous. C’était exactement comme nous. Elle était de ... Bretagne”. (SQ5)

Les formes *cat* ‘chat’ (lat. *cattum*) et *tchian* ‘chien’ (lat. *canem*), où l’on observe la non-palatalisation normanno-picarde de *c* + *a* latin initial (celle de *tchian* étant secondaire et non résolue en *ch* comme en français), sont caractéristiques du normand septentrional et tout à fait étrangères au gallo. On remarque que l’informateur connaît suffisamment le français commun pour traduire *carosse*, qui désigne en fait une voiture à cheval, par *voiture*. Comme l’avons souvent observé, les Îliens aiment se référer au français officiel, au “bon français”.

Les opinions les plus étranges peuvent même avoir cours:

(16) “Il me ressemble que... ce serait plus comme Cherbourg, moi, ou Calais”. (GY1)

Il faut dire que cette femme, dialectophone militante, n’a quitté son île que pour se rendre, en de rares occasions à Jersey. En tous cas, elle n’est jamais allée en France et n’a pas réellement entendu parler les Calaisiens. D’où lui vient donc cette opinion? Sans doute de ce que Calais est un port, qu’elle situe mal, dont elle entend probablement le nom à la télévision anglaise.

La parenté des parlars des Iles avec le normand continental est une simple idée reçue, à laquelle on s'efforce de trouver des justifications a posteriori. De toutes façons, quels moyens peuvent avoir les locuteurs de vérifier ces liens privilégiés? En effet, à part le traitement normanno-picard du *c + a* latin, exemple constamment cité, que nous avons évoqué plus haut, les évolutions locales peuvent être tellement divergentes que seuls les linguistes s'y reconnaissent. Dès lors qu'il n'existe pas un normand de référence, ni même un seul parler jersiais ou guernesiais, comme il existe un français de référence, comment pourrait-on établir des comparaisons solides? Car il est bien évident que l'intercompréhension entre normand septentrional et parler serquiais par exemple serait très réduite, si le moyen terme du français commun n'existait pas. Et il ne se trouve aucun locuteur normand, que ce soit dans les Iles ou sur le continent, qui ne connaisse peu ou prou le français commun.

D'ailleurs, aux questions maintes fois réitérées sur l'origine du dialecte dans les Iles, les informateurs répondent par des cabrioles, en forme de plaisanteries:

(17) "Ils disent que c'est des descendants de Normandie, mais je ne savons pas. J'étais trop jeunes pour savoir!" (SQ4)

(18) "Le guernesiais était ici devant [= 'avant'] Qui fait [= 'alors'] j'étais pas ici pour savoir comme qui [= 'comment'] qu'il vint" (GY2)

(19) "Déjà dans le temps de Mc Culloch² qu'écrivit ce livre-là, il y en avait déjà du guernesiais dans ce temps-là. Eh bien Métivier³ combien qu'y a longtemps qu'il écrivait? Y avait déjà du guernesiais dans ce temps-là" (GY2)

2.1.2. Attitudes des Jersiais

Les informateurs jèrriais ont montré beaucoup plus de curiosité et d'intérêt pour ces questions.

(20) "Qui qu'est plus près en France à notre jèrriais?" (JY4)

Tous savent que le jersiais est une forme de normand. Ils y ont été sensibilisés par le militantisme de Frank Le Maistre, actif pendant ces cinquante dernières années. C'est un élément qu'il faut garder en mémoire pour étudier la conscience linguistique à Jersey aujourd'hui. Ajoutons que les relations avec la France ont toujours été nombreuses: Jersey est proche des côtes du département de la Manche et les Jersiais se rendaient fréquemment sur le continent, pour acheter des chevaux, par exemple. En tous cas, beaucoup connaissent la foire

² Sir Edgar Mc Culloch (1903), *Guernsey Folklore*, Londres, Elliot Stock.

³ Georges Métivier (1790-1881), écrivain dialectal, auteur de Rimes guernesaises par un Câtelain (1831), Fantaisies guernesaises (1866), Dictionnaire franco-normand (1870), Poésies guernesaises et françaises (œuvre posthume, 1883).

de Lessay. On y situe mieux qu'ailleurs Normandie et Bretagne. Enfin, le parler local, dans ses formes actuelles, est également le plus proche à la fois du français et du normand septentrional. Aucun St-Ouennais n'hésite sur la parenté de sa langue avec le normand, donnant parfois des exemples tout à fait pertinents et bien observés, avec des localisations précises:

(21) "J'ai un ami, que il est... comme nous peut dire, à moitié normand. Son père était jèrriais, sa mère était normande... Et il allit chez la grand-mère [...] Et ils parlent aussi près que possible le même langage comme nous. Il me fait rire... Il me dit, quand il vint à me raconter pour cela: sa grand mère lui dit: *ramonte tes cauches mon petit Raymond!* En effet il paraît comme nous, aussi près que possible comme nous... *Mets tes pids sus la caufferette mon petit...* Comme du bord de Carteret, partout... C'est quasiment comme nous, aussi près que possible, n'est-ce-pas?" (JY5)

(22) "J'allis sur les fermes là-bas [à Carolles, Manche] mais un tas de mots c'était hardi comme nous". (JY6)

A cela s'ajoute le fait qu'à Jersey, chaque année, depuis plusieurs générations, une main-d'œuvre saisonnière venue de Bretagne, souvent des bretonnants, se rendait dans l'île pour effectuer les durs travaux liés à la récolte des pommes de terres hâtives, qui ont fait la réputation de l'agriculture locale. Les mêmes travailleurs revenaient d'une année à l'autre s'ils donnaient satisfaction à leurs patrons. Ils étaient souvent durement traités, généralement méprisés par les Jersiais et les jugements particulièrement dépréciatifs, racistes, ne sont pas rares:

(23) "En général pour les Jersiais les Bretons c'est de la crapule. Et encore, ils ont amendé à comparer à ce qu'ils étaient autrefois. Ah vraiment, c'était comme des cochons! Absolument! J'en ai eu une gang une année chez nous, des... pour les patates; ils avaient nom Gwern. Ils mangeaient, ils avaient apporté du lard, et ils ramassaient un crôtin de pain et pis ils taping dans le beurre de même, ils faisaient comme ça et pis ils ramassaient le lard à la main et pis ils étaient là... Ils en avaient la goule barbouillée. Ah! Réellement dégoûtant, absolument dégoûtant!" (JY2)

Ainsi, selon le même témoin, la différenciation avec les Français, stéréotypés par les Bretons, renforce la fierté de la race:

(24) "Le Français, le Breton s'excite, le français en général plutôt hein! Tempérament. Mais pas les Normands. Les vieux Normands, ils sont flegmatiques, ils ne s'excitent pas la même chose".

En opposant ainsi les Normands aux Français en général, avec qui ils ont eu plusieurs fois maille à partir dans leur histoire, les Jersiais peuvent proclamer fièrement leurs racines, leur appartenance et leur attachement à la Normandie ancestrale, territoire quasi légendaire, sans contours géographiques bien définis:

(25) "La Reine notre Duc! Quand j'allèmes à l'Assemblée aux dîners, on chante "Ma Normandie" hein. Tous nos ancêtres sont venus de ce bord-là. Perchard c'est un nom normand!"(4) (JY7)

2.2. Intercompréhension et interlecte

Il ne fait aucun doute que les pêcheurs serquiais et normands, habitués à travailler dans les mêmes eaux, ayant noué entre eux de nombreuses relations personnelles, se comprenaient:

(26) “Je crois que c’est un patois français, ouais, le serquiais. Ouais! Y a des places j’ai ouï, y a des places en France qui parlent comme nous. Le v’là Carteret et tout cela hein! Ils viennent des pêcheurs ici mais... ils nous comprennent à deviser! On cause ensemble hein, maSnifique! (sic) Et je devisons serquiais, mais ils savent, ils savent!” (SQ12).

Ce beau texte montre la parfaite capacité de l’informateur à passer dans le registre du français commun: “on cause ensemble hein, magnifique!” (En français régional, le serquiais dirait: “nous devise ensemble hein, dur ben!”) Mais il est bien difficile de savoir précisément dans quelle sorte de français se déroulaient ces conversations. Vraisemblablement de la même manière qu’avec les touristes actuels, pour des raisons commerciales évidentes mais aussi par courtoisie, les Serquiais mettant alors en œuvre tout le français appris à l’école. (Utiliser le dialecte en présence d’étrangers, comme le français en présence d’anglophones, constitue de toutes façons dans les Iles une grave incorrection). Ils usent dans ces circonstances non pas du dialecte, qui constituerait une barrière, mais d’une forme interlectale, qu’ils assimilent au français. Et l’habitude faisait le reste. SQ13 et SQ14, tous deux pêcheurs, connaissaient assez bien les équivalents français des noms de poissons employés à Sercq, mais nullement sous une forme dialectale. Ceci montre que les échanges avaient lieu dans une langue proche du français commun.

Lorsque le discours de l’informateur est dénué de contenu “historique”, le parler serquiais n’est qu’un “patois français”. La Normandie n’apparaît plus en tant que telle, pas plus qu’aucune autre région. Mais en fait, le rapprochement avec Carteret, port de la Manche, s’impose. En effet, en tant que pêcheur, l’informateur n’a pas eu l’occasion de rencontrer d’autres collègues que de Carteret. Toute démonstration, à partir de là, n’est que purement tautologique: les Serquiais, lorsqu’ils ont une opinion sur cette question, croient leur parler d’origine normande parce qu’ils n’ont de relations traditionnelles sur le continent qu’avec leur plus proches voisins, les Normands.

Cette intercompréhension supposée s’exprime d’ailleurs idéologiquement, dans les termes privilégiés de la solidarité et de la confraternité. L’interlocuteur est le pêcheur, le collègue, et non pas le normand de Carteret. D’ailleurs, refusant de s’attarder sur les querelles de voisinage actuelles entre pêcheurs français et des Iles anglo-normandes, on préfère pudiquement se rappeler les joies simples du bon vieux temps:

(27) “Je venèmes ils nous donnaient du vin et du pain. Veux-tu une goutte? Non non! Du vin!

Ah bon! Mais, c'est pas de même! [= 'ce n'est plus ainsi maintenant']. C'était un plaisir de les voir dauve nous". (SQ 13)

2.3. Le continuum et la diglossie

Dans les Iles anglo-normandes comme dans les parlers d'oïl en général, le français standard et le dialecte sont dans un continuum:

Français standard - français régional - dialecte (variété H) - dialecte (variété B). Pour JY1, par exemple, l'énoncé "c'était une vraie française", signifie proprement: "elle parlait toujours jersiais".

Cette situation permet de donner le même nom à l'ensemble des variétés: le français. Ce que nous nommons *français standard* et le français régional (c'est-à-dire mise en œuvre locale du français standard, avec son lot d'archaïsmes, de calques sémantiques et structurels de l'anglais) sont également appelés *bon français*. Dans la pratique linguistique quotidienne, on distingue le français, qui désigne en fait la langue française en général et le dialecte en particulier, du *bon français*, qui ne s'applique qu'au français commun, celui que les Îliens ont appris à l'école ou entendent parler par les touristes du continent, mais qu'ils ne maîtrisent eux-mêmes qu'imparfaitement. Cette appellation est sans doute héritée de la scolarité. Mais, si les maîtres faisaient la chasse aux dialectalismes à l'école, aucun sentiment de culpabilité n'était jamais attaché au fait de parler patois, ce qui constitue une différence essentielle avec la situation continentale. Aucun jugement de valeur n'est attribué au fait de parler le dialecte ou le français. A Sercq, par exemple, lorsque le français avait une place dans l'enseignement, le rejet du dialecte hors de l'école n'entraînait aucune protestation ou rébellion. L'école n'occupait-elle pas une place très importante dans la société serquaise traditionnelle ou bien le français était-il déjà considéré comme matière mineure?

Les critères distinctifs du *bon français* ne sont pas véritablement formulés:

(28) "C'est l'accent. Les mots ne sont pas justement le même". (SQ1)

Quant au dialecte, c'est, tout simplement, la langue naturelle:

(29) "Le serquiais c'est la langue de Sercq [...] Le serquiais n'était pas appris dans les écoles. il était naturel". (SQ1)

Curieux discours où il apparaît implicitement que le dialecte s'écrit "en français", sans qu'aucun jugement de valeur dépréciatif ne s'attache à cette situation: dans les Iles anglo-normandes le dialecte est rarement considéré par les locuteurs comme une déformation du français, attitude générale sur le continent. En effet, le français n'est plus ici depuis longtemps la langue-cible, dans cette situation de diglossie bien particulière. Il ne possède donc pas un

statut supérieur aux yeux des locuteurs, comme le montre l'usage des langues dans la communauté dialectophone des Iles anglo-normandes à la lumière du critère de la fonction de Ferguson. Prenons l'exemple de Guernesey: Les offices religieux y sont en anglais; mais l'Assemblée célèbre une fois par an un office religieux "en français", tantôt à la chapelle (méthodiste), tantôt à l'église (anglicane), pour la "fête de la moisson": en dialecte pour la partie parlée, en français pour les cantiques. Les commandements aux employés et ouvriers sont soit en dialecte, soit en anglais. Le courrier personnel est en anglais, parfois en dialecte, dans le cas d'une connivence particulière entre correspondants. Les débats au sein de l'assemblée législative des baillages de Jersey et de Guernesey sont en anglais, sauf la prière qui ouvre la session, en français standard, relique d'une situation antérieure aux années 50, où la plupart des débats se tenaient en dialecte et en français, au moins à Jersey. Les conversations familiales ou entre amis nécessiteraient de longs développements: elles se déroulent en dialecte et en anglais, certains n'étant que des locuteurs dialectaux passifs. La télévision et la radio est entièrement en anglais, sauf à Jersey, où chaque semaine est donnée une brève chronique (environ 5 minutes) en dialecte: "la lettre jërriaise". Les publications sont depuis longtemps en anglais. La poésie et la littérature, de manière générale, parfois en français au 19^e siècle, est aujourd'hui en dialecte ou en anglais.

Le français n'est plus aujourd'hui en concurrence avec le dialecte, il ne tient les fonctions de variété haute que de manière tout à fait résiduelle, et jamais, en quoi que ce soit, il ne supplante l'anglais. La véritable diglossie est donc celle qui oppose l'anglais et le français/dialecte, la diglossie franco-dialectale étant aujourd'hui résiduelle.

3. Le déclin du français et des parlers locaux

La situation du français reflète assez bien celle du dialecte, dans les Iles. Si on n'utilise plus guère le français à l'église, s'il n'a aucun statut vraiment privilégié à l'école, s'il est sclérosé dans les affaires publiques et occupe une place réduite dans tous les domaines de la vie quotidienne, c'est que les forces qui contribuaient à son maintien sont considérablement atténuées. Concrètement, le nombre des locuteurs francophones représente une petite minorité. Mais comment les Iles anglo-normandes ont-elles véritablement pu changer de langue en moins d'un siècle?

Les positions du français ont véritablement décliné à l'école dans les années 1930. Mais le déclin était déjà bien amorcé avant cette date. C'est à la même époque que les patois d'oïl perdent pied, eux aussi, sur le continent. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. C'est pourquoi il nous paraît inutile de rechercher des causes particulières aux Iles. Ici le français et

ses variantes dialectales locales sont devenues minoritaires pour les mêmes raisons que les parlers locaux l'ont été face au français commun, en France. Une politique éducative centralisatrice, ou simplement uniformisante, le développement des communications et des techniques nouvelles, le mouvement des populations sont responsables de la situation actuelle. Dans les îles anglo-normandes s'ajoute la pression démographique et sociale anglaise qui augmente dans le dernier quart du 19^e siècle.

Mais quelles causes les habitants des Îles eux-mêmes attribuent-ils au déclin de leur langue? Nous prendrons l'exemple de Sercq. La plupart des informateurs pensent que la mort du patois est due aux mariages des serquiens avec des conjoints anglais:

(30) "Eh ben, vois-tu, depuis la guerre, les femmes anglaises ont marié les... hommes serquiens et les serquiennes ont marié les hommes anglais. Et donc, ils sont forcés de parler l'anglais, car la mère est anglaise ou le père est anglais et il faut qu'ils parlent anglais". (SQ10)

Plusieurs informateurs énoncent les mêmes faits, presque mot pour mot. Tous feignent également de croire qu'un nombre croissant d'inter-mariages à l'intérieur de la communauté serquienne serait suffisant pour redonner vigueur au dialecte. Mais c'est oublier que la quasi totalité des dialectophones ont passé l'âge d'avoir des enfants... Cette opinion témoigne en fait d'un grand désarroi devant l'avenir de l'identité serquienne, mais aussi d'un profond sentiment d'insularité, qui permet, aujourd'hui encore, aux informateurs de se donner l'illusion d'être sur une île à l'intérieur de leur île.

À Guernesey, les informateurs, qui ont tous entre 70 et 85 ans, conviennent que c'est bien avec leur génération que le patois a commencé à décliner. Mais le sentiment de culpabilité qui pourrait naître du conflit entre leur attachement à la langue ancestrale et le fait qu'il n'ont rien fait pour ménager sa survie est étouffé par la certitude d'avoir été victime de la fatalité:

(31) "Comme nous dit, la guerre n'a aidé pas. Y a eu un amas qui s'en furent pour l'Angleterre, et ils voulaient pas d'autre parler. C'est pas qu'ils pouvaient pas, mais ils ne voulaient pas d'autre parler le guernesien quand ils vinrent". (GY2)

Effectivement, bon nombre d'enfants furent envoyés en Angleterre pour échapper à l'invasisseur allemand. Les bruits les plus alarmants couraient à cette époque sur l'attitude des guerriers teutons: ils violaient les femmes et tuaient les enfants. Mais les émigrés durent passer les cinq années de l'occupation hors de leur île, car les liaisons maritimes avec l'Angleterre étaient devenues tout à fait impossibles. Des familles entières vécurent donc en anglais, par la force des choses, pendant toute cette période. Et cette situation laissa forcément quelques traces à leur retour. En contrepartie, la cohésion sociale de ceux qui étaient restés fut renforcée, mais cette population comprenait peu d'enfants.

En outre, dans la période de forte croissance économique qui a suivi la seconde guerre mondiale, le dialecte a été rejeté avec le passé récent symbole d'une vie difficile et d'inconfort, obstacle au progrès matériel. Rares sont les locuteurs dialectophones nés après 1945. Les parents se sont souvent imposés l'usage de l'anglais en famille, craignant des difficultés scolaires pour leurs enfants, s'ils pratiquaient le dialecte. Cette attitude, où le bilinguisme est considéré comme un handicap à éliminer, n'est pas rare dans les situations de ce type. Mais, bien sûr, elle repose sur des justifications a posteriori et échappe largement à l'analyse de nos informateurs. Qui veut chasser son chien l'accuse de la rage.

Les raisons qui amènent certains locuteurs dialectaux à rompre avec la pratique traditionnelle pour adopter l'anglais sont en fait souvent d'ordre psychologique. Scolarisés en anglais, ils ont le sentiment d'être mieux armés dans cette langue qu'ils peuvent à la fois parler, lire et écrire, contrairement au dialecte, qu'ils ne peuvent que parler. En outre, si le dialecte permet une première approche plus aisée du français commun, il entraîne certaines "fautes", qui mettent certains locuteurs en situation d'infériorité:

(32) "Je travaillais dans la shop au bas de la rue ichin le post office, y a dix ans. Et il venait un amas de français, en holiday. et quand ils venaient dans la shop, des vraies guernesaises, qui pouvaient deviser le guernesiais aussi bien comme moi, et une que sa mère est française, et quand ces français ici venaient dans la shop, ils me criaient /.../ Nel, viens servir ces gens-ici je ne sais pas qui qu'ils disent". (GY 1)

La crainte de mal parler ne peut pas être la seule cause objective de l'abandon du guernesiais comme langue maternelle, c'est évident. Cette opinion ressemble fort à une justification a posteriori; elle serait même absurde dans la communauté serquaise, à la fois restreinte numériquement et tolérante aux écarts linguistiques. Néanmoins, dans des circonstances particulières, comme le concours de la *Guernsey Eisteddfod Society*⁴, cette crainte se réveille et justifie un commentaire. J'ai eu de nombreuses conversations à ce sujet à l'occasion du concours de 1986. Ceux qui refusaient de participer craignaient explicitement de faire des fautes, et donc de paraître ridicules ou simplement d'être jugés et notés. [Ces fautes contre la norme incluent essentiellement les anglicismes et les prononciations non conformes aux idées reçues sur les deux principales variantes dialectales]. Le juge du concours était alors un ancien maître d'école, lui-même excellent dialectophone. Il expliqua longuement qu'il "ferait de son mieux", comme chacun des compétiteurs, mais que sa fonction ne l'assurait aucunement contre les fautes de guernesiais. Pendant la soirée, il

⁴ L'*Eisteddfod*, qui se déroule annuellement à Jersey et à Guernesey, comprend de nombreuses compétitions aussi variées que la broderie, les œuvres littéraires ou la fabrication du vin. L'une d'elles concerne le dialecte. Le succès y est très recherché, même si les récompenses sont purement honorifiques, et les candidats sont

s'adressa plusieurs fois à l'assistance pour vérifier tel ou tel mot dialectal qu'il avait oublié, ou feignait d'avoir oublié, pour donner le change et bien montrer la relativité de ses remarques. Les notes données à chaque prestation variaient d'ailleurs entre 87 et 92 sur 100! La tâche du juge était délicate et sa maladresse aurait pu compromettre définitivement l'*Eisteddfod*, difficilement remis en honneur cette année-là. Le scénario n'avait pas changé 11 ans plus tard, en 1997, quand le même juge officia à nouveau, en toute modestie, recherchant un consensus avec l'auditoire pour bannir anglicismes et gallicismes notoires, mais se gardant bien de porter le moindre jugement sur la qualité de la langue des compétiteurs.

La moindre rémission du malade est à prendre en considération et peut donner l'illusion que la mort s'éloigne. C'est probablement la signification de ce spectacle que les locuteurs se donnent à eux-mêmes et cette illusion de la pérennité du dialecte semble suffire à beaucoup. Les quelques "institutions" qui subsistent, pourtant remises en question chaque année [l'Assemblée et son spectacle annuel, à Guernesey, l'Eisteddfod, la revue *Les chroniques du Don Balleine*, à Jersey], jouent le rôle d'un cocon protecteur, de dernier refuge. Seuls les souvenirs s'y expriment maintenant, les regrets du "bon vieux temps", la fierté d'appartenir au dernier carré, à travers les générations. Le malheur de la déculturation est étouffé par un profond sentiment fataliste, où la religion a probablement sa part. J'ai entendu le dernier porte-parole de l'aurignais baragouiner un dialecte francisé dans les années 70, dans l'indifférence générale. Nous assistons en cette fin des années 90 à l'extinction du serquiais avec les regrets éternels de la population anglophone, qui acquiert ainsi une légitimité totale, partiellement contestable jusque là: l'anglais devient ainsi la langue de Sercq, personne n'étant plus là pour le nier.

L'enseignement du guernesiais, qui reposait sur quelques bénévoles, n'est pas assuré depuis plusieurs années. Il concernait de toutes façons des adultes et ne semble pas avoir jamais rencontré de succès notable. "Les ravigoteurs" un groupe de Guernesiais tiennent aujourd'hui quelques sessions où ils invitent les locuteurs dialectophones, pour un court bain linguistique, le temps d'une soirée. Cette entreprise sympathique est à mettre au compte des soubresauts. De la même façon, comme celui du serquiais, l'avenir du guernesiais et du jersiais est tracé: qui sera le dernier des Mohicans? Au-delà de cette question dérisoire, la seule véritable chance, pour le jersiais, en particulier, tient à ce qu'il est un dialecte parfaitement outillé: il dispose d'une tradition graphique solidement établie, d'une littérature, d'une méthode d'apprentissage et d'un dictionnaire. Rien n'interdit de l'apprendre. Mais

l'originalité des Iles anglo-normandes, y compris pour la plupart des locuteurs dialectophones, tient plus à sa situation juridico-historico-politique et maintenant financière et touristique qu'à son dialecte. Même à cette époque, où les minorités tentent à nouveau de s'exprimer en Europe, on voit mal aujourd'hui, en dehors de stratégies individuelles, quel vent pourrait pousser dans la direction du renouveau dialectal.

Bibliographie

- Bois, F. de L. (1976), "The disappearance of official french", *Jersey evening post* (9 janvier 1976), 8.
- Brasseur, P. (1977), "Le français dans les îles anglo-normandes", *Travaux de linguistique et de littérature XV-1*, 97-103.
- ___ (1977), "Les principales caractéristiques phonétiques des parlers normands de Jersey, Sercq, Guernesey et Magneville (canton de Bricquebec [Manche])", *Annales de Normandie XXVIII-1*, 49-64 et XXVIII-3, 275-306.
- ___ (1980), "Aspect de la conscience linguistique en Normandie", *Sociolinguistique: approches, théories, pratiques* [Rouen, nov.-déc. 1978], P.U.F., 167-79.
- ___ (1982), "Les noms des champs de l'île de Sercq", in G. Taverdet (éd.), *L'onomastique, témoin des langues disparues* [Dijon, 27-30 mai 1981], Fontaines-lès-Dijon, A.B.D.O., 107-25.
- ___ (1983), "Le témoignage d'un dialectologue: un ethnotexte fantastique recueilli à Guernesey", *Croyances et traditions populaires en Normandie* [rencontre de Cerisy], *Revue du département de la Manche XXV-97-98*, 21-36.
- ___ (1985), "Les noms des rochers de l'île de Sercq", in G. Taverdet (éd.), *L'onomastique, témoin des langues disparues* [Dijon, 27-30 mai 1981], Fontaines-lès-Dijon, A.B.D.O., 31-52.
- ___ (1987), "Les noms des maisons de l'île de Sercq", *Agronymes, Mélanges de toponymie et dialectologie en hommage à P. Dubuisson*, Dijon, A.B.D.O., 15-27.
- ___ (1989), "Attitudes linguistiques des normannophones dans les Iles anglo-normandes", *La Bretagne linguistique 5*, Université de Bretagne occidentale, 111-27.
- ___ (1995), "Les parlers normands", in P. Gauthier, T. Lavoie (éds.), *Français de France et français du Canada. Les parlers de l'Ouest de la France, du Québec et de l'Acadie*, Paris, Klincksieck, 105-44.
- De Garis, M. (1982), *Dictiounnaire angllais-guernesiaais* (2^e éd.), Chichester, Phillimore.
- Hublart, C. (1979), *Le français de Jersey*, Université de l'État à Mons, mémoire dactylographié (197 p.).
- Lechanteur, F. (1957), "Mort d'un langage", *Vie et langage* (juin 1957), 245-52.
- Le Maistre, F. (1966), *Dictionnaire jersiais-français*, Jersey, Don Balleine Trust.
- Métivier, G. (1870), *Dictionnaire franco-normand*, Londres, Williams & Norgate.
- Price, G. (1984), "French in the Channel Islands", in G. Price, *The languages of Britain*, Londres, Edward Arnold, 207-16.

- Sjögren, A. (1964), *Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey*, Paris, Klincksieck.
- Spence, N.C.W. (1960), *A glossary of Jersey-French*, Oxford, Blackwell.
- Tomlinson, H. (1981), *Le guernesiais: étude grammaticale et lexicale du parler normand de l'île de Guernesey*, Université d'Édimbourg, thèse de doctorat dactylographiée.